

De notre envoyé spécial au Liban, Jean-Paul Mari

Commandos suicid

« Nous sommes des morts en sursis. La vie ne compte pas. » Pour les hezbollahis, chaque combattant est un martyr en puissance

Un cri. Et la vague des fidèles roule d'un mur à l'autre de la mosquée, ondule à la cadence d'un banc de rameurs ivres. Le mollah a suspendu son prêche. Agnouillée sur les tapis, la foule aux pieds nus respire pour lui. Un cri. Et la voix du religieux résonne de nouveau entre les piliers de marbre blanc. D'abord grave et modulé, le ton s'échauffe peu à peu pour éclater en accents saccadés. Il parle du bien et du mal, du peuple de Dieu et de ses ennemis. Le discours moral devient discours politique. A l'extérieur, des haut-parleurs renvoient en écho la parole du mollah. La prière du vendredi à Bir-el-Abd, la plus célèbre du pays, est immédiatement recopiée sur des milliers de cassettes. Chaque message passe de main en main dans les foyers chiites du Grand Beyrouth, gagne le sud du Liban et la vallée de la Bekaa jusqu'à Baalbek, la forteresse Hezbollah.

La route vers Baalbek est un vrai parcours d'obstacles à la libanaise. Barrages de miliciens chiites d'Amal, no man's land de la ligne de démarcation, Est chrétien jalonné de portraits d'Amine et de Béchir Gemayel, armée libanaise : le Liban déchiré. Dans la montagne, les uniformes changent. « Panthères roses » — troupes d'élite, du frère du président syrien — puis soldats de l'armée régulière de Damas : le Liban occupé. En tout, plus d'une vingtaine de points de contrôle où le chauffeur doit montrer ses papiers, choisit, selon le barrage, de se prénommer Hussein ou Raphaël, modulant ses réponses et son itinéraire. Un lapsus, une maladresse, et la route peut s'arrêter là. La Bekaa est une région clé. Qui tient cet axe stratégique domine tout l'Ouest du Liban.

A l'approche de Baalbek, de grandes fresques hezbollahies désignent l'ennemi du doigt. Délire d'étendards, de martyrs sanglants et d'enfants en larmes écrasés sous les bombes ; chaque projectile est représenté sous les couleurs israéliennes, américaines ou françaises. Dès les premiers pas, des regards lourds suivent l'étranger. La ville a choisi son parti : l'islam. Pur et dur. Il imprègne chaque mur, chaque conversation. Progressivement, le salut traditionnel islamique a remplacé les formules de politesse libanaises. Les voiles de couleur enserrent strictement le visage des femmes. Avant, seuls les vieillards fréquen-

taient les mosquées... Désormais, la totalité des jeunes s'y retrouvent régulièrement aux côtés des notables de la ville.

« La dernière manifestation hezbollahie a rassemblé ici plus de quinze mille personnes », annonce fièrement Akef. Le jeune homme, médecin, n'a rien de l'intégriste. Peu pratiquant, il ne porte pas la barbe, déteste les tchadors et garde un souvenir ému de ses études en Belgique. Pourtant, un matin d'été, un raid israélien frappe Baalbek. Tremblant de peur, Akef rampe vers le seuil de sa maison. Dans le jardin, il découvre son père, calme et debout. « Allahou akbar ! » Le poing tendu vers le ciel, le vieil homme se contente d'opposer le nom de Dieu au déluge de feu craché par les Phantom. « Pour lui, c'était plus efficace que des missiles Sam 7, se rappelle Akef. Ce jour-là, enfin, j'ai compris. » La révélation.

Nasser, le nationalisme et le communisme..., l'étudiant avait successivement embrassé toutes les idéologies dans l'espoir de voir le monde arabe battre Israël. En vain. Malgré ses faibles effectifs, Tsahal sortait régulièrement vainqueur de toutes les batailles. « Tout simplement parce que les juifs s'appuient sur leur culture et sur leur Dieu. Pour gagner à notre tour, nous n'avons pas d'autre voie que le retour à l'islam. Le chah a été balayé par des marées humaines qui se faisaient massacrer en criant : "Dieu est le plus grand !" Le Hezbollah, c'est Dieu, c'est le peuple et sa force ! »

Akef a six frères, tous hezbollahis. Le cadet appartient aux Gardiens de la Révolution,

Hussein Moussaoui, chef du Amal islamique



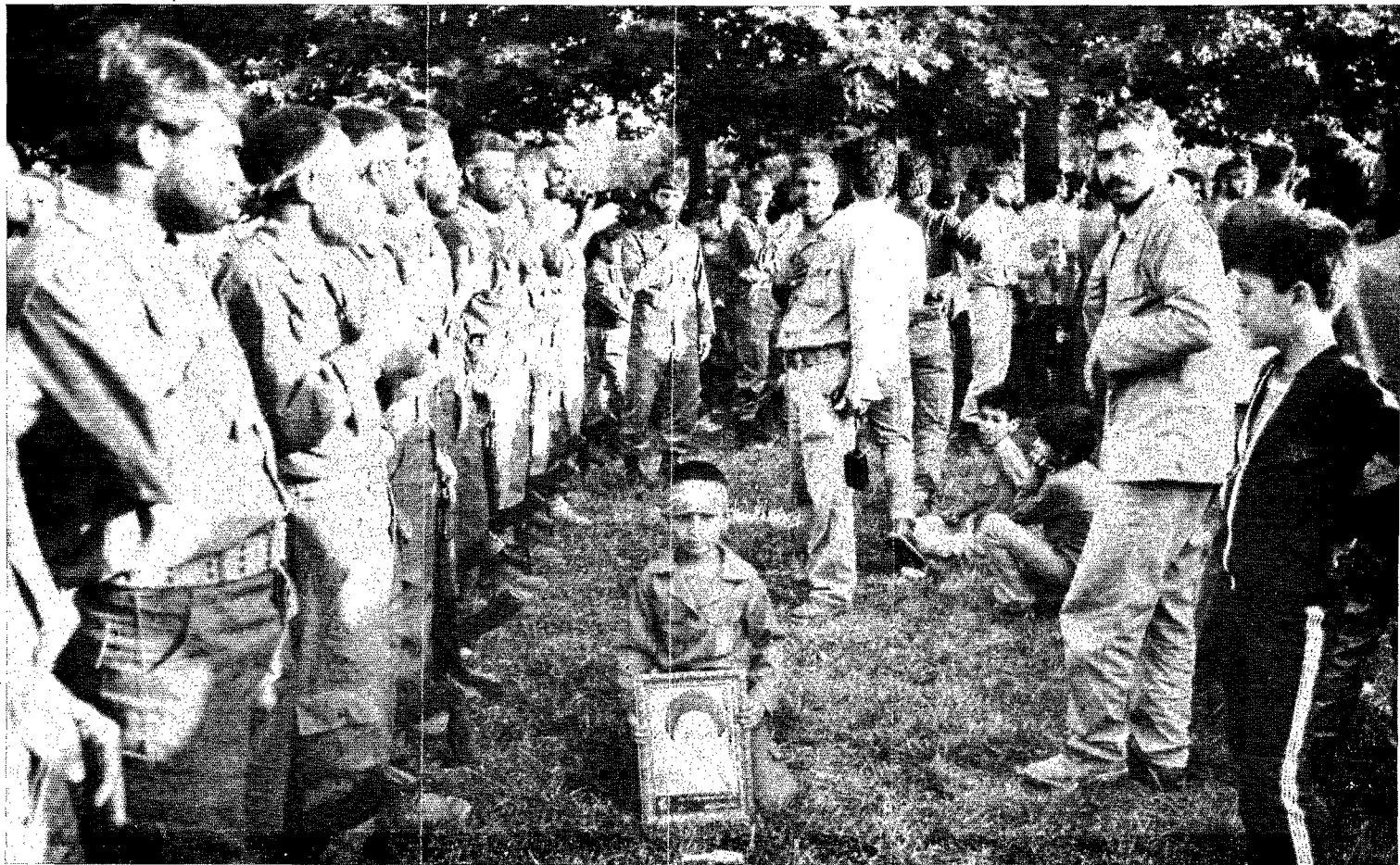
formés à Baalbek par les Pasdaran iraniens. Arrivés en 1982, les envoyés de Khomeini ne sont plus qu'une centaine dans la région. Mais le mouvement ne cesse d'étendre son influence. Action sociale, aide aux déshérités, travaux collectifs... Les hezbollahis, aimés et respectés, ont su gagner le cœur de la population ; à l'inverse de l'occupant syrien, « grossier et brutal », détesté mais subi comme allié obligé dans la lutte contre Israël. Rien ne peut se faire dans la vallée de la Bekaa sans l'accord de Damas. Mais si le pouvoir politique est syrien, le lien spirituel est iranien.

Gardiens de la Révolution, Etendard du Peuple, Amal islamique... Les groupes se forment au gré des hommes et des quartiers. « Nous n'avons pas un chef mais des lignes générales », explique le jeune hezbollahi. Je n'attends pas les ordres. Moi-même, je peux regrouper quelques amis et décider d'une action commando. » Les armes ? Autour de la table familiale, la question amène un sourire amusé. Le jeune homme se lève et ouvre la porte de la chambre paternelle. Rangés contre le mur, deux lance-roquettes, deux Kalachnikov et un sac de grenades à main. « Chaque hezbollahi en a autant chez lui. »

Deux ans plus tôt, le frère cadet d'Akef, Ali, est parti se battre sur le front iranien contre l'Irak. De son voyage en enfer il est revenu fasciné et honteux devant la facilité de ces hommes à mourir le sourire aux lèvres. Depuis, il a appris le farsi et écoute la radio de Téhéran. « La vie ne compte pas. Personne n'aime la mort mais la guerre nous est imposée », dit-il. Le chauffeur du camion suicide qui s'est jeté sur la caserne israélienne de Tyr habitait la région. « Après les opérations martyres, les marines américains ont dû quitter le Liban », conclut-il.

Serait-il volontaire pour une opération suicide ? Assis sur le divan, Ali sourit calmement en berçant son dernier-né. A côté de lui, son épouse baisse la tête. La question est inutile : le jeune hezbollahi n'est qu'un mort en sursis. Pour ne pas entendre la réponse, sa mère se lève brutalement et court se réfugier dans la cuisine. Quelques mois plus tôt, des responsables ont demandé des candidats au sacrifice pour lutter contre Israël au Sud-Liban. Secrètement, Ali a rejoint le camp d'entraînement dans la montagne. Future mission : arrêter les chars israéliens en se jetant sous les chenilles, la ceinture bourrée d'explosifs. Au bout de trois jours, sa mère, inquiète de sa disparition, parcourt les rues de Baalbek et interroge tous les camarades de son fils. Devant leur air gêné, la vieille femme comprend. A l'entrée du camp, la sentinelle ne parvient pas à empêcher la furie de forcer la porte. Qu'importe Israël, les responsables hezbollahis, Allah ou même Son Pro-

es à Baalbek



Rassemblement militaire hezbollahi à Baalbek

phète ! Son fils enfin retrouvé, elle se traîne à ses pieds, les couvre de baisers en suppliant. Le jeune homme la repousse doucement et regagne son groupe. De désespoir, la vieille dame se couche à même la terre et jure de ne plus se relever. Le lendemain, à l'aube, le hezbollahi et sa folle de mère rentrent à la maison. Pendant un mois, Ali n'adressera plus la parole à celle qui lui a sauvé la vie mais lui a interdit le paradis des martyrs. Depuis, le jeune homme vit dans l'attente d'une nouvelle « chance ». « Chaque pâté de maison compte plusieurs martyrs potentiels. Ni fous ni terroristes, comme vous le croyez en Occident, où votre perception de l'islam est hystérique », s'insurge Akéf.

« Pendant l'invasion israélienne, les routes étaient couvertes de corps d'innocents morts sous les bombes. Qui sont les terroristes ? », interroge Hussein Moussaoui — « Abou Hicham » — de son refuge du centre-ville. A quarante-trois ans, le chef d'Amal islamique est le leader charismatique le plus écouté de Baalbek. Secret, parlant peu, il se déplace souvent et vit entouré d'une armée de fidèles. Malgré un rendez-vous longuement préparé, l'entretien n'aura lieu qu'après cinq heures

●
« Les prises d'otage ? Il n'y a pas de méthode interdite ! Khomeini est notre seul guide. Reagan est un fou »

d'attente et trois fouilles complètes. Raisons de sécurité. Ici, on peut recruter un tueur pour une poignée de livres. Baalbek ne manque pas d'agents étrangers, et la tête d'Abou Hicham est, dit-on, mise à prix par le deuxième bureau libanais, les services israéliens et américains.

« Hezbollah, le Parti de Dieu, est une nation. Amal islamique fait partie de ce grand corps. Notre objectif est le retrait complet d'Israël du Liban. Ensuite, nous nous battons à l'intérieur de la terre sacrée de la Palestine. Il

faut qu'Israël le sache ! » Israël ! Toute la soirée, le nom maudit reviendra, obsessionnel. « Nous combattons les juifs de toutes nos forces, jusqu'au bout. Avec l'aide de Dieu, nous allons construire une nouvelle société islamique qui guidera le monde. » Abou Hicham ne fait pas mystère de ses voyages réguliers en Iran : « L'imam Khomeini est mon seul guide ; celui de tous les musulmans. Personne, ici-bas, n'est au-dessus de lui. » Le détournement du Boeing ? Les otages ? Sourire. « Comme chaque fois, les services américains veulent nous en faire porter la responsabilité. Si cela était vrai, ce serait un grand honneur pour nous. Il n'y a pas de méthodes interdites quand il s'agit d'autodéfense. » Conclusion en forme d'avertissement : « Les Etats-Unis et Thatcher aident Israël ; la France soutient Saddam Hussein dans sa guerre contre Khomeini. Reagan est un fou. Mais la France ne s'est pas jointe aux mesures de rétorsion contre l'aéroport de Beyrouth. Qu'elle continue dans cette voie et les musulmans l'aideront. Mais rappelez-vous. Nous n'avons peur de PERSONNE ; ni des Etats-Unis, ni d'Israël..., seulement de DIEU. »
J.-P. M.